L'ENTRE-DEUX LANGUES ET LA PROBLÉMATIQUE IDENTITAIRE CHEZ JULIEN GREEN ET EMIL CIORAN

Drd. Eva -Ildiko DELCEA

Universitatea „Babeş-Bolyai", Cluj-Napoca

Résumé

La problématique identitaire recouvre les œuvres de Julien Green et Emil Cioran, écrivains qui ont trouvé leur place dans la catégorie de la littérature francophone appellée à juste titre «littérature de l'intraquillité ». En analysant les créations artistiques des deux auteurs nous aurons l'occasion de voir se construire une nouvelle identité, surgie de leur présence à la croisée des deux langues. Pourrait-on parler d'une langue qui domine, y a-t-il un équilibre entre les deux langues, comment est perçue l'altérité ? En voilà quelques questions auxquelles nous essayerons de répondre dans notre étude.

Introduction

Le syntagme « l'entre-deux langues » définit le phénomène du bilinguisme. Une approche générale de ce phénomène renvoie à la définition selon laquelle le bilinguisme signifie l'utilisation en alternance de deux langues ce qui implique que le locuteur choisit la langue dans laquelle il s'exprime en fonction de la situation de communication dans laquelle il se trouve sans passer par la traduction. Le sujet bilingue est constamment à la croisée des deux-langues qu'il maîtrise à des niveaux différents. Il y a toujours une langue dominante qui est d'habitude celle du pays où il vit (en témoignent les cas de Julien Green et Emil Cioran comme nous le verrons un peu plus loin).

La langue est la propriété de l'individu à laquelle il s'identifie entièrement[1]. Le langage fait partie de nous, nous représente et constitue une partie essentielle de notre personne. Le sujet bilingue a donc deux repères linguistiques auxquels il s'identifie. Julien Green, l'un des écrivains sur lequel s'appuie notre étude, considère « qu'une langue est avant tout un mode de penser »[2] , « une façon de voir, de sentir »[3]. Par conséquent chaque langue voit le monde différemment, le désigne par des mots différents, mais en réalité c'est le même monde vu sous des angles différents. Le sujet bilingue a l'avantage par rapport au monolingue de pouvoir passer d'une langue à l'autre en fonction de ses besoins communicatifs.

[1] Julien Green, *Le langage et son double*, Editions du Seuil, 1987, p. 151. On utilisera l'abréviation LD pour renvoyer à cette édition:
[2] *Ibid.*, p. 213.
[3] *Ibid.*, p.209.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

Les effets du bilinguisme sur la personnalité de l'individu

Lorsque nous abordons la problématique du bilinguisme, nous devons envisager aussi les effets de ce phénomène dans le développement de la personnalité de l'individu. On a lontemps pensé que le bilinguisme provoquait une certaine instabilité dans la personnalité du sujet bilingue, instabilité due aux confusions linguistiques et psychologiques survenues. Nous devons admettre que le bilinguisme entraîne parfois des interférences entre les deux codes mais cela ne doit pas nécessairement conduire à des conséquences négatives pour la personnalité du sujet bilingue. Pourtant, il peut arriver que le sujet bilingue ait des difficultés à décider de ce qui est juste et ce qui est faux au niveau linguistique et culturel car ses normes sont hétérogènes, contrairement au monolingue dont les normes sont homogènes et alors cette hésitation pourra être perçue comme ouverture d'esprit, confusion, absence d'identité... Le bilinguisme peut par conséquent devenir une source inépuisable de création, création littéraire ou d'autre nature, mais une création vue surtout comme quête identitaire. Avant de voir comment la problématique de la quête identitaire est envisagée chez les deux écrivains autour desquels se construit notre exposé, nous voulons passer en revue quelques-unes des raisons qui poussent les écrivains à choisir deux langues d'écriture.

Changement de langue d'écriture : entre langue d'maternelle et langue d'adoption

Pourquoi écrire dans une autre langue que la langue maternelle ? Il y a plusieurs facteurs possibles d'ordre personnels, psychologiques, géographiques ou linguistiques en fonction de la situation de chaque auteur. L'éducation, l'exil, la colonisation ne sont que quelques possibles raisons. Les écrivains bilingues montrent une préoccupation à part pour les questions linguistiques qui se traduit d'habitude par le désir d'écrire des « mémoires linguistiques » retraçant toute leur itinéraire. Pour faire cela ils font appel à différents types d'écriture comme par exemple des romans, essais, écriture autobiographique, journal (Julien Green) ou bien écriture fragmentaire (Cioran) qui, selon l'exégèse, reflète une certaine spontanéité, « transcrivant une logique du momentané, un refus d'une cohérence d'ensemble »[4]. D'ailleurs dans les E*ntretiens* mais aussi dans ses *Cahiers,* Cioran avait insisté sur le caractère autobiographique de ses livres. Il y a dans presque chacun des éléments renvoyant à ses origines, à la nostalgie du paradis terrestre qu'il a perdu et même à sa langue maternelle. Ce principe est valable pour l'écriture de Julien Green aussi qui note dans la

[4] Pierre-Yves Boissau, « Eliade, Cioran, Wolf. Du réalisme dans la littérature du retour » in *L'émigration : le retour*, Etudes rassemblées par Rose Duroux et Alain Montandon, Univ. Blaise-Pascal, CRLMC, 1999, p. 283.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

préface de son roman *Chaque homme dans sa nuit* : « Dans presque tous mes récits l'autobiographie se fraie un chemin et je la trouve en filigrane à chaque page »[5]. Nous pouvons remarquer chez ce dernier une réelle préoccupation pour la problématique du bilinguisme à laquelle il consacre tout son ouvrage *Le langage et son double*, un ouvrage bilingue comme l'indique le titre où il traite son rapport aux deux langues dans les moindres détails.

D'habitude les écrivains bilingues choisissent comme langue de plume la langue étrangère pour échapper au pouvoir de la langue d'origine sur leur personne et sur leur écriture. La langue étrangère leur offre cette possibilité par sa substance neutre, pleine de potentiel, comme le note Pierre-Yves Boissau dans l'un de ses articles. Nous pouvons donc facilement constater que la nouvelle langue d'expression littéraire devient un moyen de se libérer, d'imposer une distanciation par rapport à la langue maternelle. Les écrivains bilingues s'avèrent de véritables experts dans le maniement de la langue. La langue étrangère permet à l'écrivain de mieux s'observer en train d'écrire. Le français comme langue étrangère est attractif parce qu'il est étranger aux différents types de contraintes que les écrivains ont pu connaître dans la langue maternelle. En adoptant le français Julien Green se libère du poids des blessures de l'enfance, mais en même temps il justifie son choix comme suit: «J'écris le français parce que j'ai reçu une éducation française et que le français est devenu pour moi une habitude de l'esprit»[6] . Quant à Emil Cioran, en adoptant le français comme langue d'écriture il établit une distance salvatrice par rapport à sa langue maternelle et à son milieu d'origine, se déchargeant du poids moral que la société avait fait peser sur lui.

Lorsque les écrivains bilingues écrivent, ils sont à la fois à leur propre écoute mais aussi à l'écoute de la langue, ils ont la conscience de la langue comme lieu de réflexion privilégié, ils font l'expérience de ce que nous avons nommé plus tôt la surconscience de la langue (syntagme repris à Lise Gauvin). Quand il avait écrit en roumain, Cioran avait noté qu'il l'avait fait spontanément, alors qu'au moment où il a commencé à écrire en français tout avait changé. En plus il avait décidé de ne plus jamais revenir à la langue maternelle, car, disait-il, afin d'aboutir à bien s'exprimer dans une autre langue il faut faire l'expérience de l'ascète, c'est-à-dire rompre définitivement avec la langue de ses origines. Pourtant il ne pourra jamais nier les interférences inévitables d'une langue sur l'autre, d'habitude de la langue maternelle sur la langue étrangère. Ion Vartic a signalé dans l'un de ses ouvrages consacré à Cioran le fait que malgré la censure que l'écrivain s'imposait il y avait toujours des

[5] Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, Paris, ed. du Seuil, 1986, p. I.
[6] Julien Green , *Œvres complètes* I,Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), pp. 1019-20.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

mots roumains comme « nimicnicie » ou « zadarnicie » qui s'infiltraient dans son vocabulaire. Deux facteurs accompagnent ce passage d'une langue à l'autre : d'abord la rupture plus ou moins violente avec sa langue d'origine et d'emblée avec son passé. Ce renoncement à la langue maternelle Cioran l'appelle « reniement » ce qui est beaucoup plus suggestif, car ce mot cache un certain dégoût ayant un sens plus négatif, plus dans l'esprit de l'écrivain. Ainsi il associe ce rejet de la langue de ses origines à un changement d'identité (*La tentation d'exister*). Pour Cioran l'appropriation de la langue d'adoption n'est pas chose aisée. Il en fait le récit chaque fois que l'occasion se présente, notamment dans ses C*ahiers* et *Entretiens*. Ses mémoires linguistiques sont imprégnés des traces laissées par les plaies de son combat avec le français, l'écrivain se voyant obligé de reconquérir la langue. Nous nous contentons de donner deux citations qui sont à notre avis représentatifs dans ce sens :

> Aux prises avec la langue française : une agonie dans le sens véritable du mot, un combat où j'ai toujours le dessous[7].

> Mon combat avec la langue française est un des plus durs qui se puissent imaginer. Victoire et défaite y alternent – mais je ne cède pas. [8]

Si pour Cioran l'adoption du français s'avère une expérience difficile, les choses se passent différemment chez Julien Green qui ne connait pas ce genre de conflit par rapport à sa langue maternelle ni à la langue d'adoption. Il ne parle jamais du rejet de la langue maternelle. Le passage d'une langue à l'autre se fait sans difficulté, il utilise tantôt l'une tantôt l'autre en fonction des circonstances dans lesquelles il se trouve ce qui est montré dans le fragment qui suit :

> Moi-même, selon les circonstances, je pense dans l'une ou l'autre langue, mais autant que je puisse m'en rendre compte, dans des moments dramatiques mes pensées profondes se manifestent en anglais. Ma langue maternelle, j'allais écrire naturelle, ressurgit. [9]

Elle ressurgit aussi vers la fin de sa vie lorsqu'il préfère parler avec son fils Eric en anglais. Il nous en fait le récit dans le dernier volume de son journal paru posthume Le *Grand Large du Soir*. Cioran a fait lui aussi cette expérience du retour à la langue maternelle vers la fin de sa losrque, gisant dans son lit à l'hôpital de Paris, inconsciemment il retourne à ses lieux d'origine et implicitement au roumain, sa langue d'origine. Il passe par une regression thalassale finale. Le retour à la langue maternelle est perçu comme une chute.

Si pour Cioran le chemin de l'acquisition de la langue étrangère est parsemé d'obstacles, comme nous l'avons vu tout à l'heure, pour Julien Green c'est le parcours de

[7] Emil Cioran, *Cahiers*, Paris, Gallimard, 1997, p. 44.
[8] *Ibid*., p. 490.
[9] Julien Green, *LD, op.cit.,* p.167.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

l'acquisition de la langue maternelle qui a été plus difficile au fur et à mesure qu'il prenait conscience de l'apprentissage de cette langue. Au début l'anglais lui est complètement inaccessible et pourtant il est attentif à la tonalité de cette langue. Enfant, quand il entendait sa mère parler anglais, lire la Biblie en anglais, il avait l'impression d'entendre « un cliquetis de sons bizarres inventés par les grandes personnes pour faire semblant de tenir une conversation, en quelque sorte le langage de l'autre côté du miroir. »[10] Il avait vraiment du mal à bien prononcer cette langue, ce qui faisait souffrir sa mère qui « ne supportait pas que son fils laisse tomber les *h* comme un étranger »[11]. Elle lui montrait son mécontentement par des « profonds soupirs »[12] ce qui attristaient l'enfant pour qui la mère était la personne qu'il chérissait le plus. L'attitude de sa mère qu'il adorait et qui l'adorait était loin d'être constructive, au contraire elle a scellé toute la vie de son fils qui, se retrouvant à l'Université de Virginie à l'âge de 19 ans, n'avait pas confiance en ses connaissances en langue anglaise, craignant toujours de se tromper. Voilà ce qu'il en dit :

> Pendant ma première année à l'Université de Virginie, j'avais encore si peur de me tromper que je préparais mentalement ce que je voulais dire en anglais. Même les choses les plus simples comme de commander un livre chez Bruffey's nécessitait une sorte de répétition privée et pendant plusieurs mois je vécus dans un état d'inconfort moral provoqué par l'idée que pendant les cours le professeur pouvait me poser des questions et que je devrais répondre à l'improviste en angalis. Cela m'arriva d'ailleurs et je m'en sortis fort bien.[13]

Nous pouvons donc constater à quel point un comportement inéquat de la part de la mère, qui au lieu d'encourager son enfant ou d'opérer les corrections avec tendresse a laissé une forte empreinte sur la personnalité du jeune étudiant. En même temps, la dernière phrase « Cela m'arriva d'ailleurs et je m'en sortis fort bien » dégage un profond sentiment de contentement, la surprise d'avoir été capable de surmonter avec grand succès la pire des situations. En plus, ce blocage psychologique a été complétement dépassé au moment où il a écrit son premier texte en anglais (« The Apprentice Psychyatrist » en 1920). C'est d'ailleurs le moment de son début littéraire.

Ecrire dans la langue de l'autre est ressenti comme une délivrance mais en même temps comme une expérience douloureuse (Cioran note que le français est pour lui comme une camisole de force, c'est à l'écrivain de se débattre afin de se libérer). Ecrire devient un acte de langage et le changement de la langue une source de créativité originale. Ecrire dans une langue nouvelle c'est d'une part renoncer à l'aisance de la langue maternelle et d'autre

[10] Julien Green, LD, *op.cit*., p. 161, 163.
[11] *Ibid*., p. 165.
[12] *Ibid*., p.165.
[13] *Ibid*., p.167.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

part s'enrichir et par là même enrichir sa propre création, mais c'est aussi faire la connaissance de l'autre facette de sa personnalité.

L'entre deux langues et la problématique identitaire

Nous avons évoqué à plusieurs reprises le fait que l'écrivain bilingue est constamment à la croisée des deux langues. Lise Gauvin considère que le choix d'une langue autre que la langue maternelle est important car elle permet aux auteurs bilingues de remettre en question leur identité. S'installant dans l'altérité par la langue, ils se proposent de « faire émerger un nouveau moi » (Lise Gauvin), de partir à la découverte de cet Autre, de sa compléxité et de sa spécificité. Mais dans la plupart des cas ils se confrontent à des crises dont ils ne pourraient jamais faire le récit dans la langue maternelle alors que la langue étrangère s'y prête à merveille. Ce sont des personnes qui appartiennent à un autre monde, qui sont dans une errance permanente et ne trouve vraiment leur place nulle part. Ce sont des étrangers c'est-à-dire des individus qui n'ont pas la citoyenneté du pays où ils habitent. Nous avons vu que ni Julien Green (né en France) ni Cioran (arrivé en France avec une bourse et ne retournant jamais chez lui) n'ont pas eu la citoyenneté française, ne se considérant pas véritablement français même s'ils sont reconnus comme écrivains français, statut qu'ils assument eux-mêmes. Cioran, tout comme Green qui revêt les personnages de ses œuvres fictionnelles de la hantise de l'ailleurs, avoue dans *L'inconvénient d'être né* avoir éprouvé plus d'une fois ce sentiment d'inappartenance. L'écrivain bilingue est condamné de passer d'une langue à l'autre et il trouve dans la langue étrangère un allié pour se décharger de ses poids moraux ou de toute autre nature. Adopter une autre langue d'écriture, dans notre cas le français, équivaut au rejet de la langue maternelle et par conséquent au changement d'identité (Cioran), au besoin de renaître dans cette nouvelle langue (Green). Pourtant nous devons prendre en considération le fait que « la langue maternelle plonge en nous une racine qui ne peut jamais être arrachée »[14]. D'ailleurs Cioran doit le reconnaître et cela relève de ses ouvrages aussi, notamment de ceux à effet autobiographique, où il note nombre de fois des pensées relatives à sa langue maternelle et à son pays d'origine. Il affirme avoir honte d'être roumain et de se sentir un intrus en Europe. C'est quelque chose de tout à fait normal, selon Ion Vartic, car c'est la conséquence du contact avec les grandes cultures, et donc avec l'histoire de celui qui découvre, humilié, qu'il vient d'un autre monde et que les écarts entre ces deux mondes sont trop grands. Il se découvre *autre,* un marginal, il se replie sur son isolement, conscient qu'il ne pourra jamais être un Français. Julien Green, à l'instar de Cioran, se sent lui aussi

[14] LD, p. 161.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

différent, se sent *autre*. Nous ne serons donc pas surpris à la lecture de ses romans de constater l'obsession de ses personnages d'être *autre,* de languir après le double du miroir. Nous pouvons constater dans le cas de Green l'existence d'un rapport fusionnel avec l'Autre et sa langue, le « Je » se fond dans « l'Autre », il cherche à devenir « l'Autre ». Il s'approprie la langue française et les éléments de la culture française, mais il reste toujours un Américain. « Un Américain de Paris, ce qui est presque une nation à part. [15]» comme il le dit lui-même. Il traduit son attachement à la France en adoptant le français comme langue d'écriture car, dit-il « né à Paris, élévé à Paris, je me considérais comme un écrivain français. [...] Le français est la langue dans laquelle j'ai appris tout ce que je sais de durable. »[16] Pourtant il lui arrive d'écrire en anglais aussi et alors il constate avec surprise de ne pas être la même personne. Ce sentiment de la présence du double est très fort chez Julien Green chez qui l'idée d'abandon du « je » n'a jamais existé. Ainsi avoue-t-il dans *Le Grand Large du soir* à l'occasion de son anniversaire : « je chante aussi (Happy Birthday) comme si je ne suis pas sur qu'il s'agisse bien de moi. Sans doute chanté-je pour mon double. » (7 septembre 1997). La problématique du double c'est quelque chose qui le hante depuis son adolescence le poussant sans cesse à rechercher son unité. Nous pouvons parler d'une telle fusion du « Je » et de « l'Autre » dans le cas de Cioran aussi, mais chez lui le désir d'assimiler « l'Autre » est plus fort. Il veut rompre avec tout ce qui le tient encore relié à son pays, mais il n'y aboutira jamais. En témoignent les nombreux passages où il évoque avec nostalgie ses terres lointanes. S'il tourne le dos à la Roumanie, s'il refuse constamment d'y retourner, c'est à cause de la peur de ne plus retrouver les choses telles qu'il les avait laissées, c'est de ne pas retrouver le pays de ses souvenirs, son paradis terrestre qu'il avait perdu une fois quitté son village natal, « mirage du passé », comme l'appelle Julia Kristeva, qu'il ne saura jamais retrouver. Ce refus de retourner chez soi équivaut selon l'exégèse au refus de tout retour complet sur soi ce qui lui ferait trop de mal. Cioran est condamné à rester étranger toute sa vie et cela surtout parce que son dépaysement n'est pas extérieur, mais intérieur, « profondément traumatique ». C'est un peu le cas de Julien Green aussi. Ce sentiment de non-appartenance n'est pas surprenant dans le cas des deux écrivains, car il peut être provoqué par le changement de la langue qui devient une source inépuisable de créativité mais aussi de renouveau thérapeutique. Cet effet salutaire de l'écriture est signalé tant par Julien Green qui reconnaît l'effet thérapeutique de son écriture, fictionnelle ou non, que par Emil Cioran qui avoue :

[15] Julien Green, *Souvenirs des jours heureux*, Flammarion, 2007, p. 143.
[16] Julien Green, LD, *op.cit*., p. 207.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

> Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent a été pour traduire mes crises de cafard ou pour m'en débarrasser par l'expression. Une fonction thérapeutique, voilà à quoi se réduit pour moi l'acte d'écrire. [17]

Conclusions

Notre propos a été de montrer comment toute l'existence de Julien Green et d'Emil Cioran s'est construite autour de la problématique du double qu'il s'agisse d'un double de l'écriture d'autre nature. Michael Oustinoff a très bien noté à propos de l'ouvrage de Julien Green *Le langage et son double/ The Language and its Shadow* que « chaque langue constitue un univers irréductible à aucun autre »[18]. De ce point de vue, l'écrivain bilingue se voit confronté à une situation particulière où il ne peut pas écrire la même chose en changeant de langue d'écriture, car il n'est pas la même personne. Même s'il trouve parfois un point d'équilibre dans sa vie d'exil, il reste souvent conscient de ses racines, il demeure étranger dans son pays d'adoption. C'est d'ailleurs l'écriture à effet thérapeutique qui lui confère cet équilibre.

Bibliographie

Julien Green, *Le langage et son double*, Editions du Seuil, 1987.

Julien Green, *Le Grand Large du soir (Journal 1997-1998)*, Flammarion, 2006.

Julien Green, *L'avenir n'est à personne*, Fayard, 1993.

Julien Green, *Souvenir des jours heureux,* Flammarion, 2007.

Emil Cioran, *De l'inconvénient d'etre né*, Gallimard, Folio essais.

Emil Cioran, *La tentation d'exister*, Gallimard, 1956.

Convorbiri cu Cioran, Humanitas, col. Memorii, jurnale, convorbiri, 1993.

Gauvin Lise, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Rejean Ducharme,* Éditions du Seuil, Collection Points Essais, 2004.

Oustinoff Michael, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction (Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov)*, L'Harmattan, 2001.

Dollé Marie, *L'imaginaire des langues*, Harmattan, 2002.

Julien Green au confluent de deux cultures, Textes réunis par Marie-Françoise Canérot et Michèle Raclot, Paris, L'Harmattan, 2003.

[17] Emil Cioran, *Cahiers, op. cit.*, p. 555.
[18] Michael Oustinoff, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction*, L'harmattan, p. 236.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)

George Bălan, *În dialog cu Emil Cioran,* eseuri/ critică, Bucureşti, editura Cartea românească, 1996.

Gabriel Liiceanu, *Itinerariile unei vieţi: E. M. Cioran; Apocalipsa după Cioran*. Trei zile de convorbiri 1990, Humanitas, 1995.

Ion Vartic, *Cioran naiv şi sentimental*, Cluj, editura Biblioteca Apotrof, 2000.

BDD-A23652 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:55:34 UTC)